



LES DISPARUS DE SARTMESNIL

Roman.

Bernard Dupuis

Extrait...

Niché entre l'Ourthe et l'Amblève, Sartmesnil grelottait sous un vent glacial. La nuit était d'encre et profonde, la pluie fine et continue. Un vrai temps de chien. À la sortie du village, la *Simca Aronde* accéléra sur les pavés gras et humides pour filer tout droit sur la route déserte. Après avoir anticipé un carrefour et négocié un virage serré, la voiture freina puis bifurqua sur la gauche pour s'engager dans un chemin fait de terres et de gravillons, une voie de desserte locale entre deux lignées d'arbres barbés de mousse. L'exiguïté du passage interdisait à deux véhicules de s'y croiser. Il fallait juste espérer que rien ne se présente en sens inverse, ce qui était peu probable à une heure aussi incongrue quoique, aussi longtemps que perdure la nuit, on est à la merci du moindre aléa. Le faisceau des phares arrivait à peine à trouer l'obscurité, les essuie-glaces à évacuer l'eau ruisselant sur le pare-brise. Après quelques sinuosités apparut le mur ceinturant le cimetière. L'ouvrage datait de Matusalem et tombait en décrépitude. Le conducteur entreprit de le contourner par la droite, sachant qu'il existait un passage latéral, un vieux portail en fer forgé qui n'était pas cadencé. La dame assise à ses côtés semblait vouloir ralentir le rythme de sa respiration alors que sa tête fourmillait d'images lugubres et insolites. Enfermée dans une espèce de bouderie solitaire, elle n'avait pas desserré les dents depuis leur départ. De temps en temps, elle lui jetait des regards obliques et furtifs, par plaisir ou par défi, aurait-on dit. Arrivé à la hauteur du grillage, l'homme se gara sur le bas-côté et coupa le contact. Il enleva ses gants et se mit à se ronger les ongles tout en fixant un point invisible droit devant lui. Drôle de façon d'apprivoiser le silence. De contrôler ses nerfs ! Son anxiété ! De se dire qu'il y avait des choses à ne pas faire ou de tirer un trait sur celles déjà faites ! La pluie l'empêchait de se concentrer, elle tombait dru, sans discontinuer. Les minutes s'écoulèrent sans que rien ni personne ne vienne troubler l'étrange atmosphère régnant dans l'habitacle. La tension était palpable, contagieuse. Le visage crispé, Léopold serra les dents. Il se dit qu'il n'allait pas craquer maintenant. Il était hors de question qu'il se dégonfle. Il songea qu'il était un peu tard pour réveiller sa conscience. Une manière de se légitimer. Encore un petit effort et tout serait bientôt terminé, du moins pour cette fois. Sans doute excédé par la trop longue attente, il s'adressa à sa passagère sans la regarder : « *Alors ? Qu'est-ce qu'on fait Erna ?* ».

Des traits cernés. Un front plissé et soucieux. Une tête qui balance, qui semble prise de vertige, qui hésite et puis se tourne. De grands yeux fixes qui regardent sans voir et enfin une bouche qui s'ouvre. — Pas le choix, Léo. Faut y aller. Et on fait comme on a dit. On s'en tient à ce qui était prévu. Point barre.

D'un revers de main, le dénommé Léo repoussa une mèche rebelle qui lui chatouillait le bout du nez tout en émettant un borborygme en signe d'assentiment. Enfant, il s'était entiché d'histoires

effrayantes, de récits peuplés de monstres et de vampires qui prenaient aux tripes. Des lambeaux de mémoire tirés d'un vieux tiroir à souvenirs resté entrouvert ! Cette fois, c'était différent. Fini de fonctionner à vide. D'avoir un rôle passif. De jouer au figurant. Aujourd'hui, il était l'acteur principal. C'était lui le grand méchant, le malfaisant, le diabolique, le semeur d'angoisses. La peur avait changé de camp. Les autres n'avaient qu'à bien se tenir. Pourtant, le grand méchant craignait toujours le noir et dormait avec une lumière allumée en permanence !

À ce stade, tout s'était bien déroulé, sans aucune effervescence ni improvisation, comme si cette petite balade nocturne programmée et méticuleusement ordonnancée depuis des semaines était aussi naturelle que d'aller à l'église ou au marché le dimanche matin. Aucune raison de s'inquiéter. Le couple préférait imaginer que cette nuit serait le témoin privilégié de jeux interdits et que tous les deux en frissonneraient de plaisir. Quoique... Chaque jour apporte ses oublis, exception faite pour Erna pour qui l'essentiel était de pouvoir affronter au quotidien ses éternels démons, étouffer sous son oreiller ses souffrances et ses larmes silencieuses. Elle tressaillit lorsque son acolyte lui ouvrit la portière comme l'aurait fait un chauffeur en livrée, hésita un moment, puis s'extirpa de la voiture, accrochant au passage un pan de son loden. Du coup, elle étouffa un juron et se redressa en soufflant. Sa silhouette paraissait bien minuscule à côté de ce géant haut de près de deux mètres et pesant dans les cent-vingt kilos. Un véritable colosse à l'image de Bill Balantine, ce rouquin écossais, compagnon fidèle de Bob Morane, grand amateur de whisky et de hot-dogs. Deux héros mythiques sortis de l'imagination légendaire d'Henri Vernes pour la collection de poche *Marabout Junior*.

De par sa stature, l'homme en imposait et semblait lui vouer une obéissance servile, une bien curieuse dévotion. Bref, quelqu'un de rassurant, de protecteur, dont le sourire hélas se figeait trop vite et qui pouvait parfois s'avérer amnésique sur injonction ou simple demande. Au premier abord, il avait plutôt l'air débonnaire. Toutefois, si l'on y prêtait attention, on pouvait déceler dans la brillance de son regard la trace fugace d'une folie passagère et imprévisible.

Des éclairs déchirèrent le ciel par intermittence. Gênés par la pluie et le vent, les deux complices se portèrent à l'arrière de la *Simca*, une voiture qui avait fait l'objet d'un achat récent. Faut dire que la nouvelle ligne de la *Simca Aronde*, dite *Océane*, à la carrosserie bleu ciel, était très séduisante. Les sièges recouverts d'un simili bleu et écru étaient confortables, nettement plus élégants que le vilain tissu rayé des premiers modèles que l'on avait surnommé *le Drap des Déportés*. Comble du luxe : les vitres s'ouvraient à l'aide d'une manivelle gainée de cuir. De plus, le volume du coffre offrait un espace appréciable. Rares étaient les heureux propriétaires d'un tel véhicule car, à la campagne, les gens ne roulaient pas sur l'or. Erna pesta contre son parapluie indiscipliné qui refusait de s'ouvrir alors qu'il pleuvait toujours des cordes. Le cabas en toile cirée, sorte de fourre-tout qu'elle tenait dans l'autre main ne lui facilitait pas la tâche. Quant à Léopold dit *Léo*, vêtu de son seul blouson à capuche, il était trempé jusqu'aux os. Il devait en avoir vu d'autres car le déluge n'avait vraiment pas l'air de le contrarier. « *Allez, c'est parti* », dit-il à mi-voix en déverrouillant le coffre de la voiture dont il extirpa, non sans difficulté, un sac lourd et encombrant, l'ensemble faisant étrangement penser à une housse mortuaire.

— La voie est libre. Allons, dépêchez-vous Léopold. Je passe la première. Je vais en éclaireur et vous me suivez, chuchota Erna tout en baladant le faisceau de sa lampe de poche de droite à gauche, abandonnant ainsi son comparse à la pluie diluvienne.

Le fait de le vouvoyer de temps à autre la grisait, lui donnait aussi l'impression de détenir un pouvoir absolu sur son esprit et d'être maîtresse de son âme. Dans un tel environnement, aussi peu accueillant, le moindre bruit pouvait surprendre et faire frémir. Alors que la lune clignotait entre les nuages, le vent se mit soudain à siffler et un frisson lui parcourut l'échine.

Paralysée par le froid, une clématite anémique, sorte de sentinelle en méditation, enserrait le grillage donnant accès aux tristes enclos des vies perdues. Comme chaque année, elle lui conférerait au printemps un air de majesté grâce à une parure généreuse et abondante : des petites fleurs mauves groupées en panicules qui dissimuleraient les ravages de la rouille omniprésente. Léopold fit une pause avant de hisser le sac sur son dos et de rejoindre sa partenaire qui trépignait d'impatience en

tenant le grillage entrouvert. Inquiétant, immense, le cimetière leur tendait les bras. Tous deux y pénétrèrent en pestant contre le vent pour ensuite longer le mur d'enceinte sur quelques dizaines de mètres, lui devant, elle derrière, traînant ses pieds comme des queues de rats. Sans l'ombre d'une hésitation, ils empruntèrent une transversale sous le regard noir d'un trio de corbeaux rangés au garde-à-vous sur un parapet. Entre les entrelacs infinis des allées, la nuit se dévoilait, glaciale, inerte, silencieuse. Pour les amateurs de sueurs froides, rien n'est plus troublant et effrayant qu'un cimetière la nuit, surtout lorsque des inconnus y traînent un cadavre avec une seule idée en tête : s'en débarrasser au plus vite. À vous donner la chair de poule !

Retrouvez « Les Disparus de Sartmesnil » sur
<https://libre2lire.fr/livres/les-disparus-de-sartmesnil/>

ISBN Papier : 978-2-38157-050-1
ISBN Numérique : 978-2-38157-051-8

296 pages – 20.00€

Dépôt légal : Octobre 2020

© Libre2Lire, 2020

